



Festival. Plus de cinquante représentations à picorer dans différentes villes avant un « final » à Saint-Rémy-de-Provence. La deuxième édition de la folle histoire des arts de la rue est lancée !

LES ARTS S'IMPOSENT DANS LES RUES

Les 22, 23 et 24 mai prochains nous réservent un long week-end que les amateurs d'art de la rue sauront mettre à profit en filant à Saint-Rémy-de-Provence. Neuf créations sont proposées le samedi, dix le dimanche et quatre le lundi signant le florilège de la Folle Histoire des arts de la rue.

Le passant pourra assister aux expériences d'un savant fou menées par la compagnie La Pernette, à une mort publique et théâtrale orchestrée par Kumulus, escorter les musiciens délurés de la fanfare tout terrain des Grooms ou encore suivre Lili Jenks et sa théorie de Windar qui présuppose que depuis Adam et Eve l'espèce humaine évolue vers la singerie. Sans oublier les No Tunes International, compagnie marseillaise associée à la première édition du festival, et qui revient présenter son nouveau spectacle « Les Maronneurs, tournée d'adieu ». « *Le final de cette édition sera aussi fou que contextuel en faisant se côtoyer tradition et esthétique contemporaine* », promet Anne Guiot, directrice de Karwan, structure organisatrice de l'aventure.

Une compagnie, une ville, une semaine

Mais il ne s'agit là « que » du final, car l'aventure a déjà commencé pour raconter cette folle histoire dont la narration a commencé en 2008. Dans cette deuxième édition, le principe est le même : « *imprégner une ville d'une démarche artistique* ». Pendant une semaine, une

compagnie installe donc guêtre et bagages sur une commune pour représentation et discussion avec les habitants, accompagnée par le Bus-expo, retraçant de façon illustrée et interactive l'histoire des arts de la rue à laquelle les artistes vont ensuite donner vie avec leur spectacle. Pour exemple, les Grooms en résidence à Mallemort du 27 avril au 1^{er} mai. Fanfare originaire d'Indre-et-Loire et créée en 1984, les Grooms surfent sur un répertoire capable de combiner de la java à Stravinsky, de la salsa aux études de Chopin ou faisant rimer Bobby Lapointe et Georges Delerue. Musiciens, ils se font aussi volontiers comédiens. Pour « La baronnade », ils sortent d'un hôtel de luxe pour

Repères

revisiter en musique rues, commerces et places... pour concocter quelques surprises avec, à leurs côtés, la chorale La Clé des champs. Leur second opus programmé à Mallemort s'intitule *Un roi Arthur*, un mini opéra ludique et décalé à partir de l'œuvre de Purcell et Dryden. Leur séjour sera aussi l'occasion de discuter avec les habitants autour du film *Royal de luxe et le mythe du géant*. Sans oublier le travail mené par la compagnie Amanda Pola avec la classe de 4⁵ du collège de Mallemort restitué publiquement le vendredi après-midi. Cette « folle histoire dans les collèges » est un élément à part entière de l'aventure, trois collègues

ayant joué le jeu du travail en atelier avec une compagnie, suivi d'une présentation publique.

Des compagnies nationales et européennes

Si l'édition 2008 reposait exclusivement sur des compagnies des Bouches-du-Rhône, cette année les artistes viennent des quatre coins de France ainsi que d'Espagne. Outre les Grooms, on trouve ainsi les Kumulus qui arrivent de la Drôme. Ils optent pour la mise en scène de la réalité quotidienne et construisent un univers essentiellement gestuel, sonore et musical. Originaire du Doubs, la C^e Pernette est de danse contemporaine. Aux côtés des grandes scènes nationales, la C^e présente ses spectacles en milieu urbain et rural. De la danse encore, mais associée à de l'aérien pour Retouramont originaire d'Ile de France qui travaille beaucoup sur le lien avec l'architecture. Reste enfin l'Escarlata Circus, théâtre forain arrivant de Barcelone où deux artistes mêlent humour et fantastique.

Tout ce « petit peuple » va permettre à la Folle Histoire des arts de la rue de poursuivre la construction de son panorama complet et diversifié des formes esthétiques liées aux arts de la rue.

A.S.

▲ Jusqu'au 17 avril : le bus assure une tournée dans dix villes des Bouches-du-Rhône pour « *appâter* » le chaland, tandis que No Tunes International présente sa dernière création. Pour le détail par ville : voir le site follehistoire.fr.



GROOMS

Les Grooms pendant leur « Baronnade ». Musiciens, ils se font aussi volontiers comédiens.

Fragilité

Commentaire

■ Cela fait quelques années que les saltimbanques n'effrayent plus les bourgeois. Toujours provocateurs ou poétiques, les arts de la rue ont su accéder au statut d'expression artistique à part entière devant les pouvoirs publics. Ces derniers ont su trouver dans ces projets gratuits pour le public, facilement accessibles puisque généralement sur l'espace public, un outil intéressant de démocratisation culturelle. De plus, le milieu s'est « professionnalisé », devenant un véritable interlocuteur avec fédération, journée professionnelle, syndicats, réseaux... C'est ainsi qu'aujourd'hui, notamment pendant l'été, le nombre de festivals des arts de la rue ne cesse de croître. Aidés par les collectivités locales dans la mesure de leur possibilité (la folle histoire des arts de la rue est, par exemple, soutenue par le conseil général des Bouches-du-Rhône), le secteur reste cependant très marginal dans la politique culturelle nationale puisqu'il ne représente que 1,5% du budget consacré au spectacle vivant. Cette reconnaissance institutionnelle récente rend l'édifice forcément fragile d'autant qu'il repose sur une diffusion essentiellement portée sur le « festival », forme convenant le mieux aux pouvoirs publics pour sa visibilité, et qui bloque tout autre développement. Cette fragilité peut aussi augmenter avec le projet de réforme des collectivités locales qui n'auront peut-être plus la liberté nécessaire aux financements de ces compagnies.

GROOMS

ANGÉLIQUE SCHALLER

Repères

9,9

millions d'euros de budget sont alloués par l'Etat aux arts de rue. Soit 1,5% de celui consacré aux arts vivants. Un budget en hausse cependant puisqu'il était de 2,4 millions d'euros en 2002.

915

compagnies sont recensées en France. Soit trois fois plus qu'il y a 20 ans, sachant qu'une compagnie sur deux dépasse la barre fatidique des quatre ans d'existence.

80

compagnies sont installées en Languedoc-Roussillon, soit 6,4% du total. En Paca, ce pourcentage est de 7,2. Le Sud est globalement dynamique avec 33% des compagnies nationales.

42%

des compagnies ont un budget inférieur à 50 000 euros et 8% atteignent un budget supérieur à 8%. Des ressources qui pour 50% proviennent de recettes propres et non de subventions directes.

217

festivals de rue ont lieu chaque année dans différentes villes (généralement moyennes) ou dans des communes rurales de France. Un chiffre qui a été multiplié par trois en 15 ans.



La compagnie Escariata circus (à gauche) participe cette année à la Folle Histoire des arts de rue. L'idée de ce festival, comme toutes les manifestations d'arts de rue est d'aller « dans les endroits où on ne trouve pas le public habituel du secteur culturel », comme l'explique Floriane Gaber.

FLORIANE GABER. Journaliste et chercheuse, elle a fait paraître deux livres sur les origines et l'histoire des arts de la rue. Or, ces saltimbanques modernes ont vu le jour en Provence.

« Du rouge aux joues contre les inégalités »

■ Quand naît l'expression arts de la rue ?

Cette appellation est typiquement française et date des années 90. Ailleurs, il existe différents types de pratiques artistiques qui prennent place dans l'espace public mais on les nomme de différentes manières (théâtre urbain, artistes visuels, performers...) sans avoir recours à un terme qui les estampille comme secteur en soi. Dans les années 70, on parle de saltimbanques ou d'artistes amateurs. Goliath, l'annuaire national des artistes de rue créé en 1985, parle de créateurs animateurs dans les lieux publics.

Y avait-il une dimension militante associée à ce type d'intervention artistique ?

Effectivement, dans la foulée de mai 68, un peu partout sur la planète, des mouvements sociaux, politiques, artistiques investissent les espaces publics comme nouveau lieu d'expression. L'institution culturelle s'y met aussi notamment à travers les Maisons de la culture et les Centres d'animation culturelle. Derrière cette démarche, il y a la volonté de partir en quête du non-public pour reprendre l'expression de Francis Jeanson. L'idée est d'aller dans les endroits où on ne trouve pas le public habituel du secteur culturel. Les artistes cherchent à sor-

tir du plateau, de la scène, de la galerie ou du musée. Ils vont au plus près de la réalité sociale. Ce faisant, ils vont jouer un rôle d'animateur qui tâche de faire émerger l'expressivité de ce non-public.

Ce rôle correspond également à la figure du saltimbanque dont l'art est accessible à tous, immigrants, ouvriers, femmes et enfants... Cette figure du saltimbanque, de l'homme libre, correspond assez bien à la philosophie hippie. Cela va avec l'avènement de la minijupe, la redécouverte du corps, de la sexualité et les drogues. A la manière du Grand Magic Circus de Jérôme Savary, on apprend sur le tas, le trombone, l'hélicon ou le jonglage. Ces artistes autoproclamés sont aussi des militants engagés qui mettent du rouge aux joues pour dénoncer les inégalités.

En France, où a lieu cette naissance ?

De 1973 à 76, Aix-en-Provence a accueilli un festival, le premier du genre, sous l'appellation « Aix, ville ouverte aux saltimbanques ». Il s'agit d'une expérience pilote et pluridisciplinaire menée par une structure baptisée Relais culturel et soutenue par la municipalité - de gauche - et l'Etat. Sa vocation n'est pas de gérer un lieu mais de mettre en réseau les forces vives locales. Il s'agit d'investir toutes sortes de lieux, dans le centre-ville mais

aussi dans les zones périphériques où vit ce non-public. C'est l'occasion d'un croisement et d'un partage de savoir-faire entre les saltimbanques traditionnels, les « manchards », avaleurs de sabres ou de grenouilles, et cette nouvelle génération plus militante. L'initiative ne se limite au théâtre mais concerne aussi la danse et les arts plastiques. Dans ces mêmes années, naissent Musiques dans la rue, Physique dans la rue, Architecture dans la rue... Le milieu étudiant participe à cet investissement de l'espace public. Or, sur les bancs de la fac, on trouve Jean-Luc Courcoult, qui fondera Royal de luxe, Pierrot Berthelot, fondateur de Générik Vapeur, le fondateur de Délices Dada...

Aujourd'hui, les arts de la rue sont devenus une institution.

Quand se rangent-ils ?

Dans les années 80, Michel Crespin crée Lieux publics association des arts de la rue dans la région parisienne, avant de l'implanter plus tard à Marseille. Mais l'institutionnalisation vient surtout de l'Etat. Le ministère de la Culture rattache les arts de la rue à la Direction du théâtre. Cette orientation va d'ailleurs persister longtemps. Ensuite, les acteurs de ce milieu cherchent à se professionnaliser, à acquérir le statut d'intermittent, la sécurité sociale. Enfin, ce phénomène passe par la naissan-

ce des grands festivals, Aurillac puis Chalon. Ils deviennent des vitrines du milieu où les programmeurs viennent faire leur marché. En somme, le secteur s'est structuré dans une certaine consanguinité. Les arts de la rue ne se mélangent pas. Cette dimension consanguine s'est renforcée avec la création des lieux de fabrique qui, un peu partout en France, accueillent et donc coproduisent les compagnies en création. Dans le même temps, les passerelles avec les structures culturelles sont rarissimes. Que pourrait faire Patrice Chéreau dans le champ des Arts de la rue et inversement ?

La quête du non-public a-t-elle échoué ?

J'ai mené une étude dans plusieurs grands festivals européens. Le public des arts de la rue est plutôt très éduqué, rompu à la pratique culturelle. Pour caricaturer, le non-public est là, profite de l'animation mais ne va pas forcément bouger de la terrasse du café. En revanche, un quart du public des arts de la rue est constitué de gens qui ne sont spectateurs de rien à part la télé, le football et la quinzaine commerciale. Heureusement donc que les arts de la rue existent.

PROPOS RECUEILLIS PAR BENOÎT GILLES

▲ *Quarante ans d'Arts de la rue, Editions Ici et là. Comment ça commença. Les arts de la rue dans le contexte des années 70. Editions Ici et là.*